

### 3. Coronavirus

Il ne fait pas bon vivre sur Terre en ce moment !

Notre monde, si présomptueusement installé sur des certitudes et frénétiquement friand d'un mode de consommation viral, a vacillé et s'est replié face à un ennemi invisible et sournois, de taille microscopique qui inquiète, bouscule, désorganise, paralyse, rend malade et tue aussi.

Le « virus couronné » règne sur le monde entier et son omnipotence est maléfique !



Tout est anxiété, fermeture, décisions au jour le jour, rétrécissement du monde aux limites de son pays, de sa région, de son quartier, de sa famille, de sa maison.

Après ces deux années de calamité, toutes les communautés sont presque unanimes : le monde de demain ne sera plus celui d'hier. Beaucoup de voix s'élèvent aujourd'hui nous invitant à ne pas retomber dans nos ornières néfastes.

Mais que pourrait être ce nouveau monde ?

Quelles leçons pouvons-nous déjà en tirer ? Qu'a-t-il mis en évidence ?

La situation sanitaire nous laisse un peu de répit cet été pour y réfléchir, même si un nouveau fléau se pointe à l'horizon : la guerre !

Je suis absolument convaincue qu'une grande majorité de personnes sur cette planète veut du changement et possède les bonnes valeurs. Elles souhaitent prendre soin des autres et de nos générations futures mais elles ne savent pas comment renverser le système.

Concernant le coronavirus, il est apparu fin 2019 en Chine, il semblerait que la cause soit le commerce d'animaux sauvages, peut-être le pangolin.

En regardant dans le passé qu'elles ont été les causes des pandémies, on remarque qu'elles sont toutes apparues à la suite d'actions humaines. Ce sont leurs activités dans le non-respect de la nature qui les fabriquent. Voyons cela plus en détails :

**La grippe espagnole** : la maladie serait née de la combinaison d'une souche humaine provenant de la grippe saisonnière et de gènes aviaires, au Kansas, un nouveau concept s'y est développé : les fermes avicoles où des centaines de poules y sont agglutinées.

De ce croisement aurait émergé une souche entre 1917 et 1918, variante lointaine de celle qui a fait trembler le monde en 2009, **la grippe aviaire**.

Le virus a contaminé de jeunes soldats américains qui étaient regroupés durant trois mois dans des camps de formation militaire, à raison de 50 000 à 70 000 individus, avant de traverser le pays et de prendre la mer pour l'Europe. Durant l'hiver 1918-19, la grippe espagnole, baptisée ainsi parce que l'Espagne fut la première à la mentionner publiquement, a tué, à peu près, 50 millions de personnes dans le monde, soit plus de victimes que durant toute la première guerre mondiale.

**La peste porcine** : La peste porcine classique est une maladie virale contagieuse qui touche les suidés : sangliers, phacochères, sans être transmissible à l'homme.

Elle a été décrite pour la première fois lorsque des colons européens ont introduit des porcs domestiques dans les régions affectées (le continent africain). La peste porcine africaine était limitée au continent africain jusqu'en 1957, date à laquelle elle a été signalée à Lisbonne, au Portugal.

**La maladie de la vache folle** trouve son origine dans l'utilisation, pour l'alimentation des bovins, de farines animales obtenues à partir de parties non consommées des carcasses bovines et de cadavres d'animaux, alors que les vaches sont des herbivores !

L'épidémie a pris une tournure particulière quand les scientifiques se sont aperçus, début 1996, de la possibilité de transmission de la maladie à l'homme par le biais de la consommation de produits carnés, les vaches.

**Le virus Ebola** aurait comme hôte naturel certaines chauves-souris. Ce virus peut être transmis à des espèces animales telles que les singes et les chimpanzés.

Le virus s'est transmis à l'homme à partir de ces animaux sauvages. Il a pu se transmettre à l'homme par les fluides corporels, par exemple lors de l'abattage d'un animal et ensuite s'est propagé dans les populations par transmission interhumaine.

**Le sida** : De nombreux scientifiques pensent que le VIH était au départ une maladie animale apparue chez le singe et qui aurait été transmise à l'homme.

Certains virus qui touchent les singes, appelés virus de l'immunodéficience simienne sont étroitement liés au VIH. Des chercheurs pensent qu'un de ces virus aurait pu se transformer en VIH, et qu'en chassant et en mangeant des chimpanzés, les humains auraient pu le contracter. Les chercheurs des universités britannique d'Oxford et belge de Louvain, pensent qu'entre les années 1920 et 1950, l'urbanisation rapide, la construction des chemins de fer en République démocratique du Congo, le commerce du sexe, ont favorisé l'émergence et la propagation du Sida à partir de Kinshasa. Le VIH s'est rapidement propagé par les modes connus de contamination : lors des rapports sexuels, contacts sanguins (seringues contaminées qu'on s'échange par exemple), transfusions, par voie "materno-fœtale".

La libération des mœurs des années 60-70, dans les pays occidentaux, a certainement permis sa propagation, tout comme la mobilité accrue des populations par les voyages et la multiplication des contacts humains intercommunautaires.

Les germes qui nous attaquent naissent tous, comme on peut le voir, de notre rapport au reste du vivant, de notre rapport aux animaux et aux écosystèmes. Nous avons créé ce qui nous tue. Grippe porcine, grippe aviaire, maladie de la vache folle, sida, Ebola, ...

Et maintenant le Covid-19.

Tous découlent de la même chose : la destruction sans limite du monde sauvage, l'élevage intensif, l'uniformisation des milieux, notre comportement collectif hystérique, sans éthique et sans conscience.

Une seule chose diffère de toutes les pandémies passées, celle-ci est devenue mondiale en trois mois grâce à l'évolution technologique qui nous permet de voyager à travers le monde facilement.

Site de statistiques sur le nombre de personnes infectées par le Coronavirus, revu au jour le jour:

Au total jusqu'à présent, le Covid a tué près de 6 millions de personnes dans le monde.

<https://fr.statista.com/statistiques/1101324/morts-coronavirus-monde/>

Ce qu'en dit l'historien Henri Deleersnijder :

« Les grandes épidémies présentent des caractéristiques communes :

Le rejet de la responsabilité sur l'autre, la restriction des libertés individuelles, les théories du complot.

Il y a d'abord le déni. « Non, disent les pouvoirs, ce n'est pas trop grave. On a les choses bien main. »

Suit un deuxième phénomène : ça vient de l'étranger, ça vient d'ailleurs. Avec la grippe espagnole et le coronavirus aujourd'hui, on assiste plus ou moins à la même chose.

« Ça vient de l'extérieur, ça vient de Chine ».

Puis avec les variants du Covid : ils viennent d'Angleterre, du Brésil, de l'Afrique du Sud... C'est un des phénomènes très fréquents. C'est la recherche du bouc émissaire. »

Il reprend l'exemple de la Grande peste de 1348-1352.

« Au Moyen-Âge, les premiers qui sont considérés comme des vecteurs de transmission de la peste, ce sont les Juifs. On considère qu'ils ont empoisonné les sources, qu'ils ont même empoisonné l'air.

Les vecteurs sont ensuite déplacés vers ceux qui sont en marge de la société : les lépreux par exemple, les pauvres, les sorcières, etc.

Cette façon de rejeter la responsabilité sur l'autre traverse les siècles.

Pour le choléra au 19ème siècle, pour le sida avec les homosexuels, et aujourd'hui avec le coronavirus, on assiste à peu près à la même chose :

Ça vient de Chine ou ça vient de celui-là qui n'a pas mis son masque correctement ou cela vient des politiciens qui n'agissent pas comme il faut !

Il faudrait un peu calmer le jeu et ne pas se débarrasser de sa propre responsabilité sur celle des autres ».



« Les épidémies renforcent le rôle de l'État jusqu'à lui conférer ce que le philosophe Michel Foucault appelle le "biopouvoir". Avec toutes les mesures prises par les autorités publiques ou légitimes, on est en plein dedans.

L'être humain a besoin de contact et de sociabilité. Il faudra tout faire pour que le collectif, la solidarité reprennent leur place et même d'avantage. Les crises sanitaires sont aussi des crises sociales. Et il faut en profiter pour changer les choses, ne pas retourner dans les mêmes schémas. »

Le coronavirus a été un désastre sanitaire, économique et social mais cela doit aussi nous servir de leçon. Cette pandémie est une crise sanitaire majeure provoquée par une maladie virale.

Mais le virus n'est pas la maladie, il n'est qu'un symptôme, un miroir dans lequel se reflète l'état de santé de tout notre système. Il ne fait qu'accélérer un processus qui était inéluctable.

Tout ce qui arrive était inscrit dans le génome de la machine. Il n'est qu'un grain de sable, un petit bout de code génétique. Il est une petite vague avant le tsunami.

On voit que ce qui se dessine est l'extraordinaire fragilité de notre monde, que l'arrogance occidentale a eu peut-être tendance à l'oublier.

Et tout peut recommencer après l'été.

Nous sommes otages d'un virus, otages de mesures gouvernementales qui restreignent notre liberté, otages d'une vie devenue précautionneuse qui nous prive des grands élans auxquels nous convient nos rêves, notre espérance, ou tout simplement notre élan vital.

Peut-être cette situation a-t-elle, en creux, un mérite inattendu : celui de nous rappeler notre ressort de mortel, la précarité intrinsèque de la condition humaine et donc le précieux de la vie.

L'avenir est incertain. Raison de plus pour nous focaliser sur les choses belles, solides, durables, les grandes affections, les projets qui méritent qu'on se batte pour les réaliser !

Raison de plus pour faire le tri entre l'essentiel et le dérisoire, entre l'urgence et ce qui peut attendre.

Raison de plus pour quitter le futile et l'accessoire, pour nous raccrocher à ce qu'il y a de sûr, de durable, d'indestructible, de fondamental dans nos vies.

Surtout gardons-nous d'être l'otage de la peur et de la morosité.

Gardons-nous d'opérer un repli sur soi, une méfiance du monde extérieur et de l'avenir, au risque de construire une prison dont nous serions nos propres geôliers !

Nous ignorons de quoi sera fait demain, voilà pourquoi nous devons prendre soin d'aujourd'hui. Sans que nous laissions le principe d'incertitude s'immiscer dans notre amoureuse attention pour l'instant présent.

« Nous ne sommes pas une légende divine. Nous sommes un primate imberbe qui a appris à maîtriser la technologie et qui s'en sert pour dominer et dévorer le monde, ses habitants et ses habitats. Nous sommes un « animal dénaturé », nous ne vivons plus avec la nature.

À l'égard du vivant, nous nous comportons comme un virus sans conscience, sans réflexion, sans sentiment, sans intelligence, avide de coloniser, d'exploiter à l'infini, ignorant du fait que la mort de l'hôte sera aussi la nôtre. Nous sommes la plus grande cause d'extermination du vivant que la planète n'ait jamais connue et ce sera le seul héritage de notre très bref passage sur cette planète. »



Rien de nos constructions, de nos écrits, de nos musiques, de nos inventions, rien ne restera. Ne restera que la poussière d'un monde en ruine qui mettra un certain temps à se remettre de notre passage.

Nous sommes une espèce immature, un gamin égoïste et capricieux qui s'est procuré une arme atomique. Cela devient un comportement mortifère, un processus parasitaire.



Brésil



Micro-plastique



Pollution à Paris



Pollution à Mexico



Le covid-19, en nous rappelant notre vulnérabilité et notre dépendance au reste du monde et du vivant, nous donne une opportunité unique de grandir en devenant enfin plus humbles.

« **Coronavirus** reste à ce jour le virus le plus mortelle que la planète ait connue. Mais, à la différence des autres virus, nous sommes capables de penser, de réfléchir, de philosopher... Nous sommes capables de comprendre ! Quelques jours de confinement à Venise et voilà que les eaux redeviennent transparentes, les poissons reviennent, les dauphins font leur apparition dans le port de Cagliari... C'est à la fois beau et triste, source d'espoir et source de honte. De quoi nous faire réfléchir. » *Sea Shepherd*

J'ai vu passer sur internet ce texte beau et simple :

« Nous nous sommes endormis dans un monde et nous nous sommes réveillés dans un autre. Soudain Disney n'a plus de magie, Paris n'est plus romantique, New York ne reste plus debout, le Mur de Chine n'est plus une forteresse et la Mecque est vidée. Les câlins et les bisous deviennent soudainement des armes et le fait de ne pas rendre visite aux parents et aux amis devient un acte d'amour. Soudain nous avons réalisé que le pouvoir, la beauté, l'argent ne valaient rien et ne pouvaient pas nous procurer l'oxygène pour lequel nous nous battions. Le monde continue sa vie et il est magnifique. Il ne met en cage que les humains. Je pense qu'il nous envoie un message : « Vous n'êtes pas indispensables. L'air, la terre, l'eau et le ciel sans vous vont bien. Et même mieux. Quand vous reviendrez, rappelez-vous que vous êtes mes invités... pas mes maîtres. »



Durant le premier confinement, la quasi-totalité de la planète était à l'arrêt et personne ne sortait plus dans les rues.

Résultat : les animaux ont osé s'aventurer sur des territoires d'habitude occupés par les humains et l'on a pu voir des scènes insolites d'espèces sauvages arpentant les villes. Singes, éléphants, loups, ... ont défilé sous les yeux ébahis des citadins.

Petit tour d'horizon de ce "déconfinement" de la nature.



Au Japon, des biches et cerfs se baladent dans les rues désertes, ils ont abandonné le très touristique parc de Nara, au Japon.



Au pays de Galles, un troupeau de chèvres sauvages prend possession des jardins.



Un coyote faisant bronzette à San Francisco.





Un éléphant en balade dans une petite ville du Kerala, au sud de l'Inde



Des sangliers un peu partout en Europe : en Italie, en Slovaquie, en Espagne...



Un alligator dans une zone commerciale en Caroline du Sud aux États-Unis



Des dindes sauvages sur les routes d'Oakland, également aux États-Unis



Au Chili, un puma erre dans les rues silencieuses.



Une famille de capibaras en banlieue de Buenos Aires



Des bouquetins au bord d'une plage israélienne.



En Thaïlande, des centaines de singes dans les rues. Sans les touristes, cette horde de singes affamés tentent de trouver de la nourriture.



À Madrid, des paons ont sauté les barrières du parc Fuente del Berro. Un loup vagabonde et s’amuse sur les pistes de ski désertées de Courchevel.



En Sardaigne, les dauphins nagent dans les ports vides.



La réduction de la pollution de l'eau a permis aux habitants de Venise de voir le fond des canaux de la ville, l'eau était devenue limpide. Plus de passages incessants de bateaux et gondoles remuant les sédiments qui troublent et polluent les eaux des canaux. Poissons, cygnes et autres oiseaux aquatiques en ont largement profité.



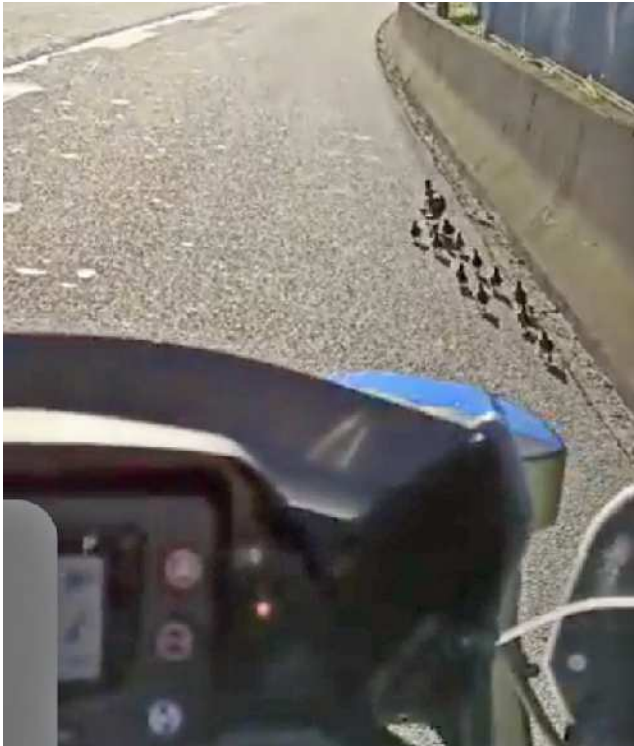
Des requins-pèlerins de retour sur les côtes de Plougonvelin, près de Brest



Cette image rare, capturée par une patrouille du littoral, d'un rorqual, une sorte de baleine, est un indice de plus de l'effet du confinement sur le comportement de la faune sauvage. Ici au large de Marseille.



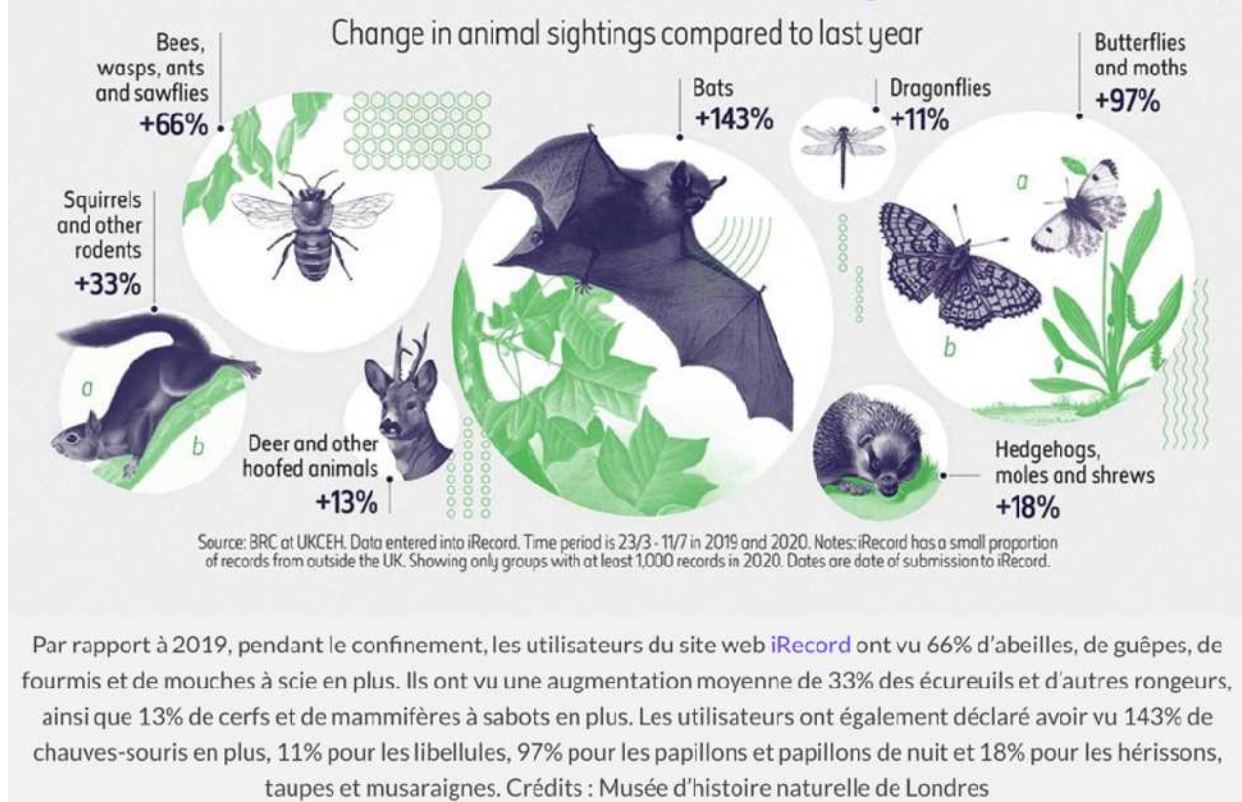
Une famille de canards, escortée par des policiers en moto, sur le périphérique parisien.  
Des daims se baladent dans les rues de Boissy-Saint-Léger, en région parisienne



A Paris, la faune reprend sa place dans la capitale. Les canards ne restent plus sur les quais de Seine mais se baladent désormais dans les rues calmes près de la Comédie Française.



## Which animals did we see more of during lockdown?



Partout sur le web, des images et des vidéos sont devenues virales, montrant à quel point l'environnement semblait se nettoyer rapidement de notre impact et à quel point la nature pouvait vite reprendre le dessus.



Le Musée d'histoire naturelle de Londres a mis quelques chiffres sur ces faits, dans le cadre d'une étude basée sur des observations au Royaume-Uni :

« Les mesures de confinement au Royaume-Uni et dans le monde ont démontré que la qualité de l'air peut s'améliorer rapidement. Mais il est important de reconnaître que les gaz à effet de serre durent longtemps. Des leçons tirées de la pandémie de COVID-19 peuvent aider à façonner les futures stratégies d'atténuation des émissions ».



Par exemple, l'utilisation d'automobiles au Royaume-Uni était de près de 60% inférieure aux niveaux normaux à la fin du mois de mars 2019, réduisant la pollution et rendant les rues et les routes beaucoup plus sûrs.

Le phénomène a été surnommé « l'anthropause » (pause humaine), en réponse à la désignation de notre époque comme l'anthropocène (dégâts des activités humaines sur l'écosystème terrestre).

Le coronavirus a fait diminuer la pollution de l'air en Europe.

Le secteur automobile s'est effondré depuis le début du confinement, les ventes ont chuté de 89% en avril 2019.

La réduction de la pollution de l'air a permis à des millions de personnes de voir l'Himalaya depuis leur ville natale, pour la première fois, et a également engendré une augmentation de 8% de la production d'électricité grâce aux panneaux solaires de Dehli.



Ces observations servent de rappel à la façon dont la planète peut être endommagée ou guérie par les changements de l'activité humaine.

Bien que le changement climatique se produise à un rythme trop lent pour être grandement affecté par quelques mois de confinement, d'autres effets environnementaux peuvent être observés dans un délai beaucoup plus court.

Mais, comme nous l'avons déjà vu, malgré le confinement, la pollution est restée au même niveau, suite aux nombreux feux de forêts qui ont généré énormément de dioxyde de carbone.

Vandana Shiva, la militante indienne dont nous avons déjà parlé, s'exprime sur le sujet : « J'espère que la pandémie de Covid-19 et les bouleversements planétaires qu'elle a générés, puissent se révéler un point de départ concret pour une réflexion profonde sur le monde de demain.

Cette crise nous a appris que la Terre appartient à tout le monde, pas seulement aux êtres humains. Il suffit de voir comment pendant ces deux mois, la faune sauvage a repeuplé les campagnes et parfois les villes, désertées par les personnes. On ne peut pas définir précisément cette pandémie comme d' « origine naturelle » : l'homme a contribué largement à

sa diffusion, il a eu un rôle central. Depuis des années, on élimine les zones intermédiaires entre l'habitat naturel de la faune sauvage et les zones urbaines, chaque année on en grignote un peu plus. Cela a certainement contribué au passage du virus de l'animal à l'homme. »

En effet, les épidémies de ces 50 dernières années, d'Ebola au Covid-19, tous ont été le fruit de la déforestation massive et de l'élevage intensif.

Plus l'équilibre de la biodiversité sera précaire, plus on risque d'être confrontés à des épidémies similaires.

Tout est lié, il ne faut pas oublier cette leçon si l'on veut envisager la création d'un monde meilleur.

Dans le fond, le virus et le changement climatique ont une origine commune : l'avidité humaine, la conviction que les ressources de la Terre n'ont pas de limites et qu'on peut les exploiter comme si de rien n'était.

« Si nous continuons ce même rythme frénétique, il suffira d'un siècle pour transformer la planète en un endroit hostile aux êtres humains, ce n'est pas à moi à le dire, mais la plupart des prévisions scientifiques sont plutôt unanimes sur ce point. Jusqu'à maintenant, nous nous sommes comportés comme les patrons de la planète, on a exploité la faune et la flore pour notre profit. Nos modèles économiques voyaient les exigences environnementales comme un obstacle, un frein au développement. Si on maintient cette mentalité, dans un bref délai, on ne sera qu'une énième espèce menacée d'extinction, comme des millions d'autres.

Je n'aime pas endosser ce rôle de Cassandre car les solutions existent et pour les appliquer, il faut un changement radical de mentalité et une vraie volonté politique qui, jusqu'à présent, est très faible.

Aujourd'hui, plus que jamais, c'est le moment de donner de l'espace aux femmes.

Depuis des millénaires, les femmes ont le pouvoir et la connaissance dans l'univers du « prendre soin », du « care ». Elles s'occupent de la maison, des enfants et dans beaucoup de pays, comme dans mon Inde natale, ce sont les femmes qui sèment dans les champs. Elles s'occupent de la vie, de son maintien, tout simplement. L'ancien concept de Pacha Mama (Mère Terre) est un concept féminin, lié à une nature qui donne la vie, qui en prend soin, alors qu'à l'opposé, la nature masculine est philosophiquement liée à l'idée de domination et cette idée a été la plus puissante jusqu'à maintenant.

À l'aube de cette nouvelle ère post-pandémique, on devrait rétablir un équilibre. »

Quel est son point de vue sur l'urgence économique :

« La nature n'est que très peu intéressée par l'économie et ses lois.

Mais le problème est que, sans la nature, l'économie s'écroulera.

C'est simple : mettre l'économie devant la nature signifie manifester une vision à très court terme. Il y a beaucoup de choses que l'on doit protéger, beaucoup plus efficacement que ce qui a été fait jusqu'à maintenant : les forêts, les arbres, les ressources en eau (n'oublions pas que l'eau est déjà l'objet de terribles convoitises), la biodiversité dans tous ses aspects. Pour arriver à cela, il faut être uni, la division apporte inévitablement la défaite.

En Inde, nous avons réussi, seulement avec la détermination des paysans et des citoyens normaux, à freiner l'avidité des grandes multinationales, de celles qui voulaient imposer leur marque à la vie même, avec la commercialisation des graines.

La nature est très bien faite, elle se régénère toute seule, elle n'a pas besoin de brevets. Elle n'est pas la propriété des corporations. Notre association Navdanya, en Inde, procède dans ce sens, en valorisant le travail des femmes qui se sont réappropriées la terre avec leurs connaissances ancestrales, nous appuyons le travail éthique, responsable de la terre.

Métaphoriquement et concrètement, les femmes savent protéger les graines, la vie.

Les modèles qui inspirent le monde des entreprises doivent changer, en revenant à une dimension locale. Nous ne voulons plus d'une agriculture intensive dominée par les colosses de la chimie, secteur où les profits finissent dans les poches des grands actionnaires, le travail

doit retrouver sa dimension humaine, il faut impérativement valoriser les réseaux locaux. Il faut se rendre compte que, après l'institution du WTO (World Trade Organization), le pouvoir des agriculteurs et des entreprises locales a chuté, a été piétiné, en Inde comme ailleurs, les paysans ont commencé à se suicider ou à vivre dans la détresse et dans le plus grand dénuement. »

L'activiste a son modèle spirituel:

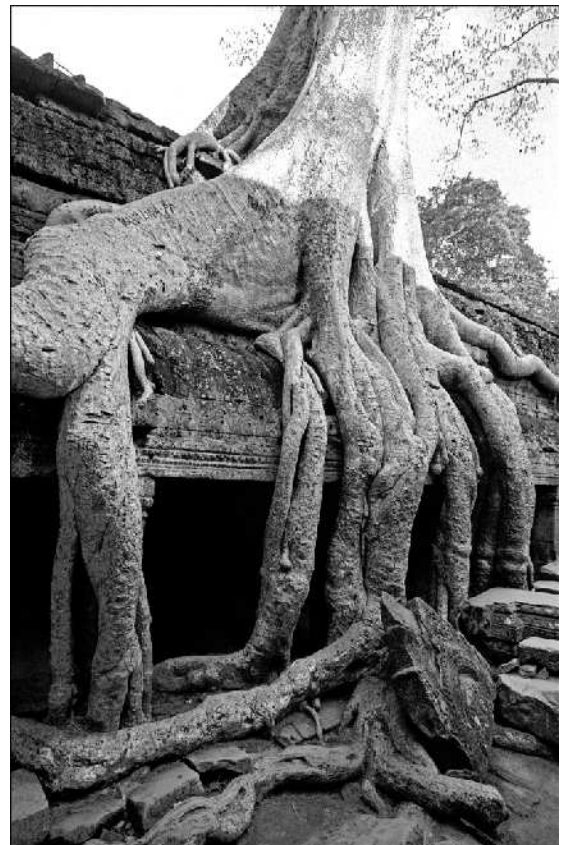
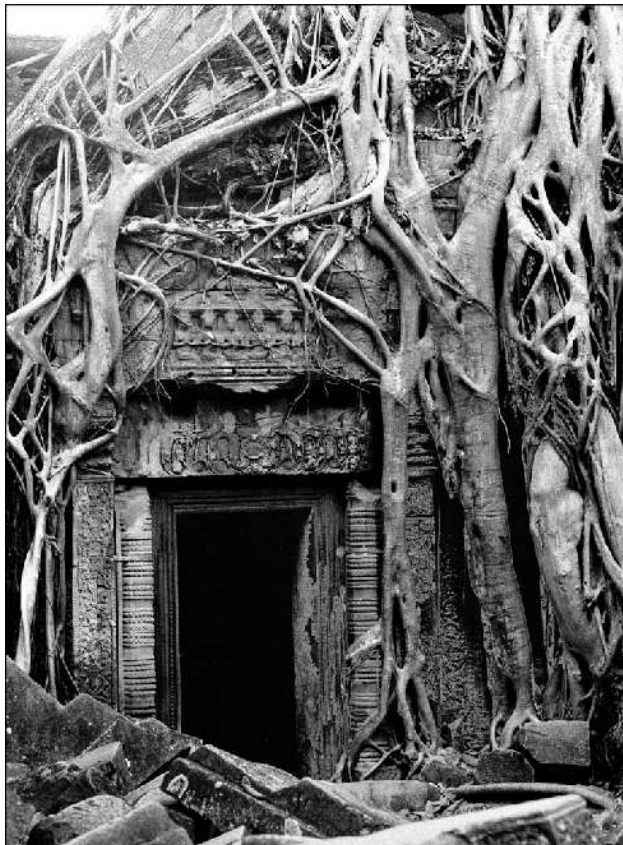
« Je crois aux enseignements de Gandhi, il avait l'habitude de dire que nous avons tous le devoir de nous battre contre les injustices et pour y arriver, il ne faut pas attendre uniquement l'aide de l'État et des institutions. Chacun doit s'activer et les initiatives au niveau local verront croître leur importance et se révéleront fondamentales.

Les acteurs locaux sont ceux qui connaissent le mieux le territoire : ses caractéristiques, ses exigences, de manière approfondie. Leurs structures sont plus agiles, prêtes à agir, par rapport à la bureaucratie lente et parfois inefficace des grandes institutions. Ces différentes petites structures locales devraient être capables d'établir un réseau d'interconnexions qui leur permettrait de s'unir, de se fortifier, qui puisse faire entendre leur voix et amplifier les demandes, sans trop les parcelliser.

Beaucoup de jeunes sont déjà en train d'œuvrer dans ce sens et j'en suis admirative. Le futur est dans leurs mains, aujourd'hui plus que jamais car très souvent, ils ont compris l'importance des enjeux environnementaux, ils savent ce qu'il y a à faire ».

**Sans nous, pas de problème, la nature reprendra ses droits...**

C'est déjà arrivé pour d'autres civilisations.

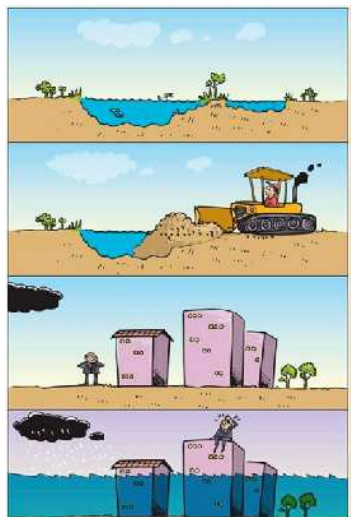


Ou beaucoup plus récemment : Tchernobyl et autres...









Vision du futur par un artiste :

Paris





New York



Hong Kong



Si l'homme disparaissait, que deviendrait la Terre ? (3,50 minutes)

<https://www.facebook.com/watch/?v=2460063824125861>

A world without humans: what would it look like?

« C'était en mars 2020

Les rues étaient vides, les magasins fermés, les gens ne pouvaient plus sortir.

Mais le printemps ne savait pas et les fleurs ont commencé à fleurir, le soleil brillait, les oiseaux chantaient, les hirondelles allaient bientôt arriver, le ciel était bleu, le matin arrivait plus tôt.

C'était en mars 2020

Les jeunes devaient étudier en ligne et trouver des occupations à la maison, les gens ne pouvaient plus faire de shopping ni aller chez le coiffeur. Bientôt il n'y aurait plus de place dans les hôpitaux et les gens continuaient de tomber malades.

Mais le printemps ne savait pas, le temps d'aller au jardin arrivait, l'herbe verdissait.

C'était en mars 2020

Les gens ont été mis en confinement, pour protéger grands-parents, famille et enfants. Plus de réunion ni repas de fête, en famille. La peur est devenue réelle et les jours se ressemblaient.

Mais le printemps ne savait pas, les pommiers, cerisiers et autres ont fleuri, les feuilles ont poussé.

Les gens ont commencé à lire, à jouer en famille, à apprendre une langue, à chanter sur le balcon en invitant les voisins à faire de même, et ils ont appris une nouvelle langue : être solidaires ; et ils se sont concentrés sur d'autres valeurs.

Les gens ont réalisé l'importance de la santé, de la souffrance dans ce monde qui s'était arrêté, de l'économie qui dégringolait.

Mais le printemps ne savait pas... Les fleurs laisseront place aux fruits, les oiseaux feront leur nid et les hirondelles arriveront. »

*[auteur inconnu]*

D'autres réflexions sur le même sujet se poursuivront le mois prochain.